

Plutarque, ni Suetone, ni Procope, ni Tallemant, ni J.-J. Brousson de nous raconter ce qu'ils ont appris.

Ces arguments ont de la force. Evidement notre conception de la nature humaine et du génie se dilate à certains spectacles. Il n'est pas indifférent de noter certains contacts et d'explorer certaines cohabitations. Chez Ronsard, chez Marot, paillardise et piété font bon ménage. Chez Villon l'ange et la bête marchent de concert. Chez Verlaine c'est un grouillement de pourceaux et de séraphins. Cela fait pendant à d'autres particularités connues, qui en disent long sur l'indépendance radicale des dons littéraires et l'esprit d'invention de la nature. Chez Victor Hugo le mage voisine avec un faible d'esprit. Chez Stendhal cynisme et candeur mêlent leurs pavillons. Ne faut-il pas étudier d'un peu près ces combinaisons aventureuse? Certains ont un sens si averti de la postérité qu'ils puisent leur gloire, à demi inconsciemment, sur des indiscretions peu congrues. Lorsqu'on ne lira plus les œuvres prétentieuses, exsangues, artificielles, chargées d'ennui de M. André Gide, lorsque le problème de l'influence exercée par lui deviendra littérairement insoluble, il se trouvera encore des curieux pour feuilleter ses mémoires. L'homme subsistera en marge des lettres, un peu comme Restif, quoique très différent de lui, — phénomène intéressant à étudier.

Soit. Mais ne saurait-on concevoir à cette exploration une limite, à cette curiosité des frontières? Au train où nous allons, le goût des intimités basses, des divulgations peccamineuses devient une manie, qui salit tout. Voyez plutôt l'aventure de Racine. Parce qu'on a trouvé dans le dossier de la Brinvilliers, un papier de police, où il était question d'arrêter « le sieur Racine », on a conclu tout de go, avec une joie malintentionnée, qu'il s'agissait du poète — comme s'il n'y avait qu'un Racine au monde, sans se demander si Louis XIV aurait parlé, en ces termes désinvoltes, de son lecteur, de son ami, — sans vouloir s'arrêter à ce fait que personne ne nous a jamais fait la plus minuscule allusion à cette compromission sinistre. On a mieux aimé fabriquer à la hâte un Racine nouveau, personnage équivoque, sadique, empoisonneur,

Marges  
10 mai 1933.

Marges

10 mai 1933

amateur, qui sait ? de messes noires. De tout cela il y a gros à parier que pas un trait n'est exact.

Il se trouve des circonstances, je l'avoue, où le silence serait une faiblesse. Chateaubriand a-t-il emporté dans ses bras la jeune occitane ? Non. Alors qu'on le proclame ! Aussi bien la rectification n'est-elle pas de celles qui nous font pénétrer sur un terrain spécial, réservé. Avec les forgeries de Paternie Berrichon et les imaginations d'Isabelle Rimbaud, c'est tout un ensemble d'iniquité qu'il faut abattre sans trop regarder au choix des outils. Mais là nulle œuvre, digne de ce nom, n'en souffre, les élucubrations d'Arthur Rimbaud devant tôt ou tard être remises à leur place, qui n'est pas brillante. De même pour l'ex-madame Verlaine : « Vous n'avez pas eu toute patience... » Parbleu, on l'aurait perdue à moins. Et je félicite François Porché de nous montrer dans sa vérité le jeune époux crapuleux. Mais de beaux vers en sont mutilés — à jamais. Un grand vers, et qui vit, développe et agrandit autour de soi une aura mystique où sa nature se complait. De siècle en siècle le contenu en devient plus riche. Voilà une fortune que l'excès d'informations risque de retirer aux vers de nos poètes. Car, pour que ce miracle de croissance posthume se réalise à plein, il y faut la complicité d'une ombre, le succès d'une maturité. Un poème est mûr quand il se détache de la vie et qu'une zone d'oubli l'environne. Le reportage insensé qui sévit dans la biographie contemporaine a pour effet de maintenir artificieusement soudé le pédoncule que la loi de Minerve prescrit de rompre pour que débute une vie nouvelle, la vie poétique.

Ainsi donc si les principes apparaissent comme assez clairs, il existe un engrenage d'habitudes et d'obligations qui en compromettent le jeu. S'il est désirable que des commentaires nous rendent les œuvres d'art plus accessibles, ne convient-il pas de déplorer qu'ils aient presque toujours pour résultat d'offenser la beauté qui est en elles ou de raccourcir la perspective où elles se meuvent ?

RENÉ JOHANNET.

Marges